



*Ce sont les secouristes qui amènent trois
manifestants blessés...* (p. 3526).

C. I.

LIVRAISON 449

Cependant, dans sa voix un accent dur et âpre et son visage tendu n'annonçait rien de bon pour le commandant.

Le jeune homme répondit :

— Dites-lui que Christian Esterhazy a besoin de lui parler tout de suite...

— Bien, Monsieur.

Harriet aurait bien voulu demander au visiteur d'autres explications; lui dire qu'elle comptait épouser le commandant et surtout lui demander de la rassurer quant à la véritable identité de celui-ci, mais elle n'osa pas...

Elle alla frapper à la porte du commandant et comme la porte ne s'ouvrait pas, elle cria :

— Ferdinand, Ferdinand, c'est ton cousin Christian qui veut te parler tout de suite.

Elle avait grossi sa voix pour éveiller son fiancé, dans le cas où il eut encore été endormi, et ses éclats de voix arrivèrent jusqu'au visiteur qu'elle avait laissé dans le parloir.

— Oh! oh! se dit Christian Esterhazy, mon cousin continue à avoir des liaisons dans un monde bizarre.

Mais, quand Harriet vint le chercher pour le mener auprès de son cousin, le jeune homme ne laissa rien paraître; il se contenta de regarder un peu mieux celle qu'il prenait pour la chambrière de l'hôtel.

La porte s'ouvrit devant lui et Ferdinand Esterhazy se porta à sa rencontre.

Il semblait vouloir être cordial ; mais il n'y parvenait guère; ce fut d'un ton grognon qu'il demanda :

— Qu'est-ce que tu viens chercher ici?

— Je t'apporte une lettre de ma mère... Elle veut que tu lui rendes immédiatement l'argent qu'elle t'a confié... Elle ne peut faire face aux dépenses du procès qu'à ton instigation nous avons engagé...

— Eh bien! n'était-ce pas nécessaire...? Voulais-tu que nous perdions tout prestige ; que nous renoncions sans combat à cet héritage de gloire dont nous avons rêvé... Mais c'est pour toi, mon petit, non pour moi, qui ai cessé depuis longtemps déjà de porter ce nom d'Esterhazy dont on nous conteste la propriété...

— Toujours des mots... des mots... rien que des mots...

— Enfin, veux-tu bien me fichier la paix!... Tu n'es qu'un blanc-bec!... Tu sens encore le lait et tu veux me donner des leçons, à moi... C'est moi qui suis le chef de la famille...

— De quelle famille...? Quel est notre nom exact?...

— Eh bien! tu le sais, puisque tu as, toi-même avec ce savant généalogiste que tu m'as présenté un jour, dressé notre arbre généalogique... Nous sommes des grands seigneurs... de très grands seigneurs...

— Par les femmes! dit Christian d'une voix amère.

— Eh bien! depuis quand la bâtardise est-elle un crime?... En nous se mélangent le sang glorieux des Esterhazy, par notre arrière-grand'mère Marie-Anne, la sœur de Valentin-Ladislas, le hussard favori de Marie-Antoinette, et le sang des Walsin et des Voilement... Tout au plus le prince Galata, pourrait-il nous demander de mettre une barre sur notre blason... Mais le nom d'Esterhazy nous appartient...

— Et le titre de comte, aussi, sans doute? fit Christian, toujours rétif... Encore une de vos inventions...

— Ne sois pas stupide, Christian. Valentin-Ladislas était comte authentiquement; il faut mener ce procès à fond et bien... Tiens, prends quelques notes que tu remettras à notre avocat, M^e Herbin. Allons, écris...

— Mais ce n'est pas cela que je suis venu chercher ici, tu le sais bien et comment continuer ce procès, si je n'ai pas d'argent ?..

— Tu en auras : prends ces notes ; je tiens à ce qu'elles soient portées à la connaissance du public... Tu y es ?

— Allons dicte et dépêche-toi.

Le jeune homme s'était assis devant la table et, subjugué par la volonté de son cousin, il écrivit ce que celui-ci lui dictait :

« Valentin-Joseph-Esterhazy vint en France en 1720 où il acquit le commandement d'un régiment de hussards. Il épousa Mlle Philippe de la Nougarède, baronne de la Garde dont naquirent deux enfants : Valentin-Ladislas et Marie-Anne, notre grand'mère.

« Valentin-Ladislas reprit le commandement du régiment de son père en 1764 ; d'après la correspondance entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, il semble qu'il fut très en faveur auprès de Marie-Antoinette qui voulut même le charger de porter à Vienne la nouvelle de ses couches. Mais l'impératrice mit son veto à ce désir en s'étonnant que les descendants des comtes Esterhazy, proscrits à la suite des révoltes hongroises, pussent émettre la prétention de s'approcher si près du trône...

« Pendant la révolution, le comte Esterhazy fut l'agent des princes près des Cours étrangères et sa sœur Marie-Anne et lui furent toujours reçus dans les Cours.

« Le comte Valentin-Ladislas est donc notre arrière-grand-oncle... »

« Signé : Ferdinand et Christian Esterhazy. »

— Oui, et ainsi la preuve est faite que nous portons le nom de notre arrière grand'mère et non celui de notre père...

— Mais la preuve a été faite aussi que nos grands parents naquirent des amours de Marie-Anne et de...

— De... Je voudrais bien le savoir...

— D'une tête couronnée... cela doit te suffire.

— Oui, mais cela ne peut suffire aux jupes...

— Si, lorsqu'ils sont des hommes intelligents, qui son des Esterhazy et qu'il ne l'a pas fais sans preuves...

— Bien, je ne discute plus; je ferai dans ce domaine ce que tu voudras; mais maintenant parlons sérieusement : as-tu de l'argent à me donner?

— Mon petit ,il n'y a pour toi qu'une chose à faire: un mariage riche... Crois-moi; profite de mon expérience; tu m'en remercieras... Je te parle en copain, mon petit Christian; tout te sera permis quand tu auras de l'argent... Dans le mariage, il y en a toujours un des deux qui est trompé : il faut tâcher d'être l'autre...

— J'en ai assez de tes conseils... Regarde autour de toi, tu n'as semé que des désastres... Et il y a aussi les larmes de ma mère; celles de ta femme... Non, il faut en finir avec toutes ces comédies; tu ne m'intimides plus... Tu es tombé plus bas que tes pires ennemis n'auraient pu l'espérer... Tout à l'heure, tiens, tout à l'heure, j'ai eu une révélation : tu es l'amant de la chambrière de cet hôtel misérable dans lequel tu as échoué...

— Ah! ah! ah! si elle t'entendait!... La chambrière... Mais c'est la fille de la patronne...

— Cela n'en vaut guère mieux! fit Christian avec une moue de dégoût... C'est toujours un souillon... Il est vrai que la pauvre petite vaut peut-être encore mieux que toi...

— Tu est un polisson!...

— Tu ne m'intimides plus!...

— Oh! alors, écoute; je vais te dire la vérité; la vraie vérité : je n'ai pas un sou de l'argent que ta mère m'a confié; il y a longtemps qu'il est dissipé...

— Misérable...

— Laisse-moi du temps; je paierai...

— Je vais consulter un homme de loi... porter plainte...

— Prends garde! s'exclama Ferdinand Esterhazy, d'une voix sourde, en bondissant vers Christian; prends garde, tu ne sais pas jusqu'où ma colère peut aller...

— Je sais que tu es capable de tout...

Christian reculait vers la porte.

— Et plus encore que tu ne le sais, répliqua l'autre de plus en plus menaçant.

— Mais c'est moi qui t'aurai...

Ferdinand Esterhazy sauta à la gorge de son cousin et le fit rouler à terre :

— Imbécile... Allons, relève-toi et fous-moi le camp!...

Christian se redressa lentement et ouvrit la porte, en criant encore une fois :

— Misérable!...

La porte retomba sur lui.

Dans le fond du couloir, une ombre s'enfuyait : c'était Harriet qui n'avait pas perdu un mot de l'altercation des deux hommes.

La malheureuse fille était frappée au cœur.

Pendant ce temps, Ferdinand Esterhazy allumait paisiblement une cigarette; il était redevenu très maître de lui et il souriait.

— Allons, murmura-t-il, encore une page de ma vie à tourner... Quels idiots!...

Mais son sourire s'effaça quand il entendit la porte s'ouvrir.

— Qu'est-ce que tu veux encore? dit-il d'un ton maussade. Que viens-tu faire ici?

Harriet était sur le seuil, toute tremblante

— Ferdinand!...

— Quoi?

— Tu n'as besoin de rien?...

— Pourquoi viens-tu me demander cela?...

— Ça ne va pas avec ton cousin; il m'a semblé que

— Tu as écouté à la porte, comme toujours... Je t'en prie perds cette bonne habitude... Et puis, apporte-moi quelque chose à boire, tous ces discours m'ont donné soif...

CHAPITRE CDLX

LA PRISONNIÈRE

Dès que James Wells avait été libre, il s'était mis à fouiller la maison, en la compagnie de l'inspecteur Pailleron, tandis que le garde-champêtre et le chauffeur de M. Calmon qui les avait conduits avec la voiture, si heureusement retrouvée, maintenaient Wardell, mis hors d'état de nuire et de s'enfuir, par la balle de l'inspecteur.

Mais les deux hommes eurent beau parcourir la maison de la cave au grenier; ils ne trouvèrent plus personne.

Amy Nabot et la Sophie, de même que Smolten, semblaient s'être volatilisés.

— Mais par où ont-ils bien pu passer? se demandait l'inspecteur; il n'y avait pas que je sache, de voiture dans cette maison.

Ils étaient à ce moment dans la cour, derrière la villa, et l'inspecteur, qui inspectait le sol, poussa un cri :

— Eh bien si ! il y a une voiture ; tout au mois il y en avait une ; voici les traces de ses pneus sur le sol... Mais comment ne l'avons-nous pas entendue et d'où est-elle sortie... Ah ! voici l'entrée du garage ; il est souterrain et c'est pourquoi il avait échappé à nos investigations... Voyez, son entrée est dissimulée derrière cette balustrade fleurie...

— En effet, dit James Wells ; alors, nous n'avons pas de temps à perdre... Il faut relever les traces de cette voiture et la suivre!...

— Peste ! comme vous y allez !... dit l'inspecteur. Mais nous n'avons pas les moyens de faire cela. J'ai été mandaté uniquement pour arrêter des voleurs d'autos ; j'en tiens un, grâce à lui peut-être nous tiendrons bientôt l'autre ; mais je n'ai pas de voiture pour prendre en chasse ces misérables... Toutefois, le chauffeur de M. Calmon peut sans doute nous mener quelque part sur ses traces ; peut-être cela ne nous retardera-t-il pas beaucoup...

L'inspecteur alla chercher le chauffeur et le garde-champêtre qui, poussant leur prisonnier devant eux, regagnèrent la voiture. James Wells et M. Pailleron y montèrent à leur tour. Le chauffeur fit tourner le véhicule dans la grande allée et suivit les traces de roues que l'inspecteur lui avait montré. Cette piste les mena à une porte charretière située tout au fond du parc et donnant sur une autre route.

— Où va cette route ? demanda l'inspecteur au garde-champêtre.

— Elle traverse la forêt et rejoint la route de Rouen à la mer, répondit celui-ci.

— Bien ; nous pouvons toujours aller jusqu'à Rouen, si la piste va jusque-là...

Mais peu avant Gaillon, la piste était perdue.

La route était détrempée par la pluie, qui était tombée la nuit précédente, et plusieurs voitures, certainement, avaient passé par là... Il était matériellement impossible de repérer les traces que l'on cherchait.

James Wells, désespéré, dut se rendre à l'évidence il décida de rentrer à Paris avec l'inspecteur.

On laissa le garde-champêtre à Vernon et la voiture de M. Calmon, expertement guidée par le chauffeur arrivait deux heures plus tard à Paris.

Wardel fut écouré ou dépôt, où l'état de sa jambe blessée le fit transporter illico à l'infirmerie.

Dès le lendemain, l'activité de M. Pailleron avait tiré au clair le mystère de l'enlèvement de l'automobile.

Le récit que lui avait fait James Wells des expériences hypnotiques auxquelles l'allemand s'était livré tant sur Amy Nabot que sur lui-même, lui avait fait entrevoir la vérité...

Et tout s'était expliqué facilement : le gardien de nuit du garage était un sujet très nerveux, sur lequel Wardell avait exercé ses talents.

En plongeant cet homme dans le sommeil hypnotique, ce n'avait été qu'un jeu pour les deux audacieux bandits d'enlever la seule automobile se trouvant alors au garage...

Mais il avait été impossible de faire parler Wardell, au sujet de son acolyte : quelle était l'identité de celui-ci ? quel but poursuivait-il ? que devait-il faire de la femme qu'il avait enlevée ?...

L'allemand restait muet ; il fut absolument impossible d'en tirer un mot...

Mais l'enquête, cette fois, ouverte sur la demande de James Wells, s'orienta dans un autre sens. L'inspecteur Pailleron se mit en quête de la Simone et il enquêta sur ses relations et ses amis.

Il espérait ainsi retrouver la trace du mystérieux complice de Wardell

.....

On se souvient que la Simone avait emmené Amy hors de la pièce, pour la soustraire à la vue de James Wells que ses complices s'apprêtaient à interroger.

La mégère avait entraîné la jeune femme jusqu'au garage et les deux femmes s'étaient installées dans l'auto qui se trouvait là.

La Simone n'ignorait pas que Smolten viendrait les retrouver, dès que Wardell aurait réduit James Wells à l'impuissance.

Cependant, le temps passait et la pseudo-sorcière commençait à trouver le temps long.

Elle n'osait bouger, sachant fort bien que Smolten ne lui pardonnerait pas une initiative quelconque : quant à Amy, elle sommeillait, sans avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle...

Soudain, un coup de revolver éveilla l'écho.

— Sainte Vierge ! marmotta la vieille ; ils se battent là-dedans ; mais elle n'eut pas le temps de beaucoup réfléchir...

Un homme arrivait au pas de course ; sans mot dire il se baissait, mettait le moteur en marche et bondissait sur le siège.

C'était Smolten.

Quelques minutes plus tard, la voiture sortait de la propriété et filait à toute allure sur la route.

Parfois, la Simone, à un cahot plus brusque que les autres poussait un petit cri ; Amy gémissait ; mais

Smolten ne ralentissait pas pour si peu la course du véhicule...

Pendant plusieurs heures, il mena ainsi follement et il ne ralentit qu'à l'approche de Rouen.

Une fois-là, il enjoignit à la Simone de descendre et de reprendre le train pour Paris, il n'avait plus besoin d'elle.

— J'ai besoin d'argent, dit la Simone ; car il me faudra déménager... Votre anglais pourrait me dénoncer.

— Vous êtes insatiable, Simone... Combien voulez-vous ?

— Deux mille...

— Gourmande ! Tenez !...

Smolten se disait qu'il n'avait pas une minute à perdre ; aussi fut-ce sans discussion qu'il tendit deux grands billets à la cartomancienne. Puis il ajouta :

— Ménagez cette somme et tenez-moi au courant de vos avatars. Vous n'aurez qu'à m'écrire chez Baharoff.

— Entendu...

La vieille descendit de l'auto qui reprit sa course endiablée ; mais elle avait changé de direction ; elle avait abandonné la route de l'ouest et montait vers le nord...

La voiture était bonne ; elle répondait à tous les efforts qu'exigeait d'elle son conducteur.

Quelques heures plus tard, elle entra à Châlon-sur-Marne. La nuit était tombée ; Smolten s'arrêta devant un hôtel et demanda deux chambres. Puis il fit monter un repas froid dans celle de la jeune femme.

Amy, qui commençait, grâce à l'air frais de la route, à reprendre ses esprits, se laissa aller dans un fauteuil, en baillant. Elle mourrait de fatigue et d'envie de dormir ; de faim, sans doute aussi, car elle fit honneur au repas que son compagnon lui servit. Pendant cette collation improvisée ; ils ne prononcèrent pas une parole ;

mais les regards que lançait Amy à Smolten étaient très éloquentes ; elle ne tarderait pas à se rebeller et alors...

Celui-ci, quoique les procédés, employés tour à tour par la Saint-Estève et Wardell ne fussent pas de son goût, était bien résolu à empêcher cette éventualité ; il ne fallait pas que la jeune femme eut l'idée de crier ou d'appeler à l'aide au cours du voyage qu'ils allaient faire de compagnie...

Mais Smolten était homme de résolution et si les procédés hypnotiques de Wardell n'étaient pas à sa portée, il lui restait la seringue et l'aiguille dont s'était servi l'acolyte de la Saint-Estève et qu'à titre de précaution supplémentaire il avait emporté ; il avait aussi au fond de ses poches un petit flacon d'un narcotique inoffensif.

Ce fut celui-ci qu'il versa à la dérobee, dans le verre de sa compagne, alors qu'elle achevait son repas.

Puis il prit congé en lui conseillant de bien dormir jusqu'au lendemain matin.

Les paupières d'Amy étaient lourdes ; elle ne pouvait lutter contre la langueur qui l'envahissait et qu'elle attribuait à la fatigue.

Lentement, car tous ses membres étaient comme rompus, elle se mit au lit et quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'elle dormait profondément.

Alors, la porte s'ouvrit doucement, Smolten fit un pas dans la chambre écouta un instant sa respiration ; puis, rassuré, il éteignit la lampe et ferma la porte à clé de l'extérieur, pour aller, à son tour, se livrer au sommeil.

Et après avoir prévenu le garçon de l'hôtel de bien vouloir l'éveiller à quatre heures du matin, il rentra dans sa chambre.

Sa conscience, très certainement, ne l'empêcha au-

cunement de goûter le repos. C'était un homme chez qui la discipline, l'obéissance passive, vertus de l'armée allemande, avaient tué tout réflexe moral individuel.

A l'aube, une aube grise et terne, le garçon vint frapper à sa porte et il s'éveilla aussitôt.

Quelques minutes plus tard, il pénétrait dans la chambre où Amy dormait encore et saisissant son bras, il enfonça dans la chair l'aiguille, chargée du poison qui devait la rendre inconsciente et docile.

La jeune femme poussa un gémissement et se tourna sur elle-même ; mais sans s'éveiller.

— Le narcotique était de bonne qualité, murmura Smolten, égayé en constatant la facilité de sa tâche.

Il se rendit ensuite au garage où il mit la voiture en état de reprendre la route ; il fit le plein d'essence ; paya sa note d'hôtel et fit monter deux chocolats dans sa chambre.

Puis, de nouveau, il pénétra chez Amy et l'éveilla.

Elle s'étira, se frotta les yeux, enfin, les ouvrit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-elle d'une voix toute ensommeillée.

— Il faut vous lever, vous habiller ! nous allons partir...

— Me lever... m'habiller, partir... répéta-t-elle comme si elle avait appris une leçon... Me lever... m'habiller...

Et sans se soucier de la présence du jeune homme, elle sortit ses jambes hors des draps, chercha ses bas, s'habilla comme un automate inconscient.

Smolten, les bras croisés, la considérait en silence.

Quand elle fut habillée, il lui caressa doucement les cheveux, arrangea sous son chapeau une boucle rebelle, la prit par la main et l'emmena dans sa chambre où le domestique avait déposé sur une petite table les deux chocolats fumants, accompagnés de beurre et de brioches.

— Mangez, Amy...

— Ah ! oui, dit-elle, d'une voix qui paraissait venir de très loin, manger...

— C'est du bon chocola:

— Très bon chocolat...

Elle mangea, toujours avec ses gestes d'automate et des mines de chatte gourmande.

Il n'y avait d'engourdi chez elle que l'esprit ; les nerfs moteurs des sensations avaient toute leur élasticité.

Smolten mangeait aussi ; il avait besoin de prendre des forces pour le long trajet qu'il lui restait à faire.

Un quart d'heure plus tard l'auto reprenait la route.

Et ce fut le même train fou jusqu'à la frontière.

Là, Smolten dut faire viser ses papiers ; mais ils étaient parfaitement en règle et ce ne fut qu'un retard de peu de minutes. A Metz, on s'arrêta pour déjeuner...

Amy se montra gaie, facile à vivre...

Elle ne pensait à rien, se laissait aller, inconsciente.

Puis, la voiture repartit dans la direction de Francfort. Maintenant, qu'on était en territoire allemand, Smolten respirait. Il savait qu'à Francfort il trouverait de l'aide et une autre voiture, destinée à remplacer celle-là qu'un complice ramènerait en France, afin de faire perdre sa trace.

Il ne savait pas si les policiers, lancés à sa poursuite, avaient identifié la voiture dont il se servait ; mais il se disait que c'était une chose possible et que, par conséquent, il ne fallait pas négliger cette précaution.

La voiture rentrerait en France par le nord, de sorte que si elle avait été signalée, on puisse ignorer qu'elle avait franchi la frontière de l'est.

Tous ses espoirs se réalisèrent.

A l'hôtel Impérial, à Francfort, il trouva son relai réparé avec soin. Un valet, admirablement stylé, devait l'accompagner pendant la dernière partie du voyage, qui se terminerait à Charlottenbourg, où le banquier Baharoff possédait une charmante villa qu'il mettait à la disposition de Mlle Nabot.

La voiture était un coupé bleu sombre, de toute beauté ; elle était capitonnée de velours jaune d'or et des fleurs ornaient les porte-bouquets.

Après une bonne nuit, au cours de laquelle Smolten pratiqua sur la prisonnière la même opération que la nuit précédente, la jeune femme, toujours aussi inconsciente, monta dans la voiture avec son compagnon.

Cette fois, Smolten pouvait se reposer des fatigues qu'il avait éprouvé en conduisant, sans arrêt pendant trois jours.

Un bras, négligemment passé autour de la taille de sa compagne, qui ne résistait pas, il s'abandonna enfin, aux douceurs du far niente, si doux lorsqu'on a la satisfaction du devoir accompli.

Et Smolten éprouvait cette satisfaction...

Il était tout à fait content de lui.

N'avait-il pas mené à bien une machination dangereuse ?

Et il avait rencontré, en la personne de cet anglais, un obstacle sur lequel il n'avait pas compté !...

Mais tout irait bien, désormais...

Il pourrait, dans quelques jours, rentrer en France et reprendre, son congé écoulé, sa place à l'ambassade... Il n'aurait plus qu'à voir si Dubois avait pu s'acquitter de sa mission et, grâce à la valise diplomatique, les papiers et les plans dont il aurait pu s'emparer, passeraient heureusement la frontière.



*James bondit vers elle...
— Amy ! cria-t-il.*

(p. 3547).

Menée bon train, la voiture arriva vers le milieu du jour à Leipzig où nos voyageurs déjeunèrent et dans la soirée, elle atteignait Charlottenbourg...

.....

Comme la voiture atteignait une grille monumentale, le cocher fit résonner sa trompe.

La grille s'ouvrit aussitôt et, décrivant un savant virage, la voiture s'engagea dans une cour sablée et vint se ranger devant un perron.

Le valet sauta à terre et ouvrit la portière ; Smolten descendit et tendit la main à Amy qui, sans manifester le moindre étonnement, sortit de la voiture et gravit à son côté le large escalier du perron.

Un valet, en habit à la française, vint à la rencontre des visiteurs.

Il était certainement prévenu, car il ne manifesta aucune surprise, et ouvrant une porte, il dit simplement :

— Si Madame et Monsieur veulent entrer...

Amy, docile et sans aucune crainte, pénétra dans la pièce et alla s'asseoir dans un fauteuil.

— Nous avons faim, Amy ? demanda Smolten, voyant que la jeune femme réprimait un bâillement.

— Oui, répondit-elle, j'ai faim...

— Je vais vous faire conduire dans votre chambre et on vous servira immédiatement, de sorte que vous pourrez aller vous coucher, car vous tombez de sommeil.

— Oui, dit docilement Amy ; j'ai sommeil.

Smolten sonna le valet et lui donna un ordre ; celui-ci s'inclina et prononça :

— Si Madame veut me suivre.

Amy se leva et, sans mot dire, suivit le domestique.

Celui-ci la conduisit dans un très belle chambre, sur laquelle ouvrait la porte d'une salle de bains, dans laquelle la jeune femme se hâta de pénétrer pour faire sa toilette.

Quand elle ressortit de cette pièce, elle trouva sur la table une collation fastueuse à laquelle elle fit honneur immédiatement. Puis, l'idée lui vint d'aller retrouver Smolten...

Habitée depuis plusieurs jours à n'agir que sur son ordre, la malheureuse était incapable de penser par elle-même ; la funeste drogue la tenait encore sous son empire.

Elle cherchait Smolten parce qu'il était devenu sa pensée, son cerveau...

Elle alla vers la porte ; mais celle-ci résista à ses efforts pour l'ouvrir ; étonnée, mais sans crainte encore, elle se tourna vers la fenêtre, à travers laquelle elle apercevait les frondaisons du parc. Mais celle-ci ne s'ouvrit pas davantage.

Alors, une vague peur entra dans son âme ; elle se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer comme un enfant abandonné, la nuit, au fond d'un bois...

Et ce fut en pleurant qu'elle s'endormit...

✱

Quand elle s'éveilla, la nuit était venue tout à fait ; mais en même temps, le cerveau de la jeune femme, indemne, ce soir-là, de toute drogue, redevenait lucide ; elle s'étonna de se trouver dans cette pièce inconnue.

A la pâle lueur d'une lampe de chevet que le valet avait allumée avant de quitter la chambre, la malheureuse chercha le commutateur qui commandait le lustre et elle ne tarda pas à le trouver.

La pièce s'illumina ; elle vit le luxe de cette pièce, qui contrastait avec la pauvreté de la petite chambrette qu'elle occupait chez Mme Etienne et une question lancinante emplit son esprit :

— Que m'est-il arrivé ?...

Elle avait le vague, très vague souvenir d'un long voyage ; des visages d'hommes se penchaient sur elle ; mais elle ne les reconnaissait pas...

— Que m'est-il arrivé ?

Puis, en même temps que la lucidité, la peur revint :

— James ! cria-t-elle.

C'était vers James Wells qu'elle se tournait quand elle éprouvait le besoin d'un défenseur.

Et l'écho lui renvoya ce nom !

Prise alors d'une terreur folle, la jeune femme se mit à frapper dans la porte à coups de poings en appelant au secours ; mais ses fines mains étaient en sang et la porte n'en semblait même pas ébranlée.

De guerre lasse, elle se jeta sur un divan et se mit à crier. Elle était en proie à une véritable crise de nerfs.

Enfin, elle se calma et retint ses sanglots.

Que voulait-on d'elle ?

Elle tentait de réfléchir et de trouver une réponse à cette question...

Et, comme pour lui répondre, une tapisserie se souleva et un homme pénétra dans la pièce.

— Pourquoi faites-vous tant de bruit ? demanda-t-il d'une voix calme et froide.

Amy, les yeux exorbités, considérait cet homme.

Elle voulut crier et les cris s'arrêtèrent dans sa gorge.

Elle se dressa et ses bras battirent l'air devant l'homme qui était entré comme un fantôme.

— Me reconnais-tu, Amy ?

Elle ne répondit pas ; un long gémissement sortit de sa gorge... Elle s'évanouit.

L'homme se pencha sur elle et la dévisagea ; puis il souleva la jeune femme dans ses bras et la jeta sur le lit en murmurant :

— Elle est toujours aussi belle...

CHAPITRE CDLXI

DANS LE PIEGE

Il faisait déjà jour, lorsqu'Hugues Melan rentra chez lui.

Doucement, sur la pointe des pieds, il se glissa dans la chambre à coucher.

Une peur terrible s'empara de lui lorsqu'il vit que le lit d'Yvonne était vide.

Rapidement, il se dirigea vers le salon et ouvrit la porte en appelant sa femme.

Yvonne, couchée sur le divan s'éveilla en sursaut et regarda son mari d'un air bouleversé.

— Seigneur!... qu'est-il arrivé? Tu m'effraies...

Le visage d'Hugues était pâle, ses cheveux lui tombaient sur le front, ses yeux étaient fixes et ils semblaient ne rien voir.

— As-tu bu?

Yvonne s'était dressée sur le divan et elle avait posé cette question d'une voix dure.

— Oui... j'ai bu!... admit-il.

Elle le regarda d'un air plein de mépris.

— Viens te coucher! dit Melan d'une voix rauque en se dirigeant vers la porte de la chambre à coucher.

Elle se leva et le suivit docilement.

— Déshabille-toi!... ordonna-t-il en jetant bruyamment ses souliers dans un coin de la chambre.

Yvonne obéit, mais ses mains tremblaient; elle arrivait difficilement à dégrafer son corsage.

Soudain, elle s'arrêta net et demanda à voix basse :

— Et la traite, Hugues ?

— Elle sera payée demain!

Dieu soit loué !

La jeune femme poussa un soupir de soulagement et continua à se déshabiller.

Dès qu'elle fut couchée, elle s'endormit d'un sommeil lourd, interrompu par de mauvais rêves.

Elle dormait encore, lorsque quelques heures plus tard Melan quitta la maison.

Il était tard lorsqu'elle s'éveilla.

Elle sonna la bonne qui se présenta immédiatement et lui demanda ce qu'elle désirait.

— Quelle heure est-il, Lisette?

— Il est midi et demi, madame...

— Seigneur, pourquoi m'avez-vous laissé dormir si longtemps... Monsieur sera de retour dans quelques minutes et le déjeuner n'est pas prêt...

— Que madame ne s'inquiète pas, monsieur est sorti ce matin en me disant qu'il ne rentrerait pas avant le soir... il m'a prié de faire la commission à madame.

Yvonne répéta, d'un ton incrédule :

— Comment ? Mon mari ne sera de retour que ce soir ? Vous êtes sûre qu'il a dit cela ?

— Tout-à-fait sûre, madame.

Yvonne reposa sa tête sur les coussins et ferma les yeux... elle ne comprenait rien à cette histoire.

— Dois-je apporter le déjeuner à madame ? demanda Lisette d'une voix douce.

Mais Yvonne secoua simplement la tête, elle ne pouvait manger... Sa tête lui faisait mal ; elle voulait rester seule et réfléchir...

— Je resterai au lit, Lisette, dit-elle enfin en voyant que la servante hésitait à quitter la chambre ; j'ai envie de dormir, je suis très fatiguée.

Lisette lui jeta un regard étonné, mais n'osant plus rien dire, elle ferma doucement la porte derrière elle.

Yvonne tira les couvertures plus étroitement sur elle et tourna son visage vers le mur.

Ne rien voir, ne rien entendre...

Elle ferma les yeux et tenta de se rendormir.

Cela lui sembla le seul remède... ne pas penser et dormir, autant que cela lui serait possible.

— Tout marchera très bien, avait dit Dubois à Melan, il ne faut pas avoir peur, c'est là l'essentiel. Si tu me donnes les plans, je te donnerais immédiatement trois mille francs et, huit jours après, je te remettrai encore une fois cette somme... je crois que cela vaut bien le petit effort que je te demande.

L'idée de posséder une aussi grosse somme, tenta Melan ; il pourrait enfin payer ses dettes et donner à Yvonne toutes les choses qu'elle désirait depuis longtemps.

Mais la médaille avait un revers... sa carrière serait peut-être brisée à jamais par l'affaire que Dubois venait de lui proposer... Si l'on s'apercevait de sa trahison, il finirait en prison.

Cela le tourmentait sans cesse ; il devenait de plus en plus inquiet et ne savait pas prendre une décision.

Il avait peur, mais il n'osait pas l'avouer... Dubois aurait eu un sourire ironique et n'aurait peut-être plus insisté... Mais Melan était déjà trop dans sa dépendance à cause de son argent.

Le jour où il l'avait rencontré avait été un jour malheureux, pour lui, se disait-il, mais maintenant, il était trop tard pour reculer.

C'était un véritable malheur qui allait fondre sur lui, il le voyait venir, mais il ne savait comment lui échapper... et Melan se disait qu'il devait continuer à marcher sur la route que Dubois lui avait indiquée.

Il avait reçu la veille cinq cents francs de lui pour quelques papiers qu'il lui avait apporté de l'Etat-Major. C'étaient des documents secrets d'une extrême valeur, mais Dubois avait, naturellement, marchandé et Melan avait finalement, accepté la somme que l'autre lui offrait.

Le soir, il l'avait mis dans une enveloppe avec une

note sur laquelle il avait écrit : « cet argent est pour le marchand de meubles ».

Et avant de quitter la maison, il avait posé cette enveloppe sur son secrétaire et l'avait adressé à Yvonne.

Elle la trouverait, lorsqu'elle s'éveillerait et elle irait payer ce créancier exigeant.

Melan soupira... Il n'avait encore accompli qu'une petite partie de sa tâche et ces cinq cents francs ne feraient disparaître de son esprit que bien peu de ses soucis.

Le plus difficile était encore à faire.

Il luttait contre lui-même... ne pouvait-il pas se trouver une excuse... Il avait envie de tout lâcher et de rentrer chez lui. Mais qu'arriverait-il ? Sa situation était déjà si compromise ! Autant valait continuer cette sale besogne, se disait-il en grinçant des dents.

Ces dettes lui pesaient trop ; il ne voyait aucun moyen de les payer autrement qu'avec l'argent qu'il gagnerait au service de Dubois.

Et s'il refusait, soudain, de continuer, le désastre serait inévitable.

Ce ne serait pas seulement un désastre financier, mais aussi la fin de son bonheur... l'amour d'Yvonne ne supporterait pas une telle débâcle.

Il ne doutait pas un instant qu'elle le quitterait immédiatement lorsqu'il se trouverait dans la misère ; elle n'était pas femme à supporter courageusement les difficultés matérielles, sa mère l'avait trop gâtée et lui avait appris que l'argent était une chose nécessaire au bonheur.

La certitude d'être abandonné lorsqu'il ne pourrait plus donner à sa femme les choses qu'elle désirait, l'avait perdu... il avait été trop faible pour envisager froidement la perte d'Yvonne et il s'était jeté dans les bras du tentateur.



Un peu avant la fermeture des bureaux, un officier entra dans la pièce où travaillait Melan et il lui dit :

— Vous avez fini votre travail, monsieur ?

— Pas encore, mon colonel... j'aurais à travailler assez tard dans la soirée... cela a été plus long que je ne le pensais...

Le colonel inspecta soigneusement le plan que Melan avait dessiné et il se pencha longuement sur les différents documents qui se trouvaient sur la table du jeune homme.

Puis, se redressant il dit :

— C'est bien !... vous pouvez rester ici, autant que ce sera nécessaire ; j'avertirais l'ordonnance.

Pendant quelques secondes, Melan eut la sensation que le colonel le regardait d'un air soupçonneux, il semblait hésiter à quitter la pièce et Melan crut qu'il allait lui parler. Mais l'officier se détourna et ferma la porte derrière lui, sans avoir proféré une seule parole.

Ce regard avait troublé profondément la conscience de Melan.

Aurait-on des soupçons ? Plein d'inquiétude il se demandait... Mais si cela était on ne lui permettrait pas de rester à l'Etat-Major jusqu'au soir ; si on le croyait capable d'une trahison on ne lui aurait pas accordé cette confiance ?

Il devait trahir cette confiance, se disait-il ; il devait agir d'une manière ignoble, simplement parce qu'il avait une femme qui aimait le luxe et la vie facile.

Soudain, il éprouva une haine violente contre Yvonne; ses mains tremblèrent, la tête lui tournait... il poussa un gémissement de désespoir.

Le temps passait lentement... il lui semblait que l'aiguille de la pendule n'avancait plus.

Impatiemment, il arpenta la chambre; il faisait encore trop clair dehors; il fallait attendre.

Après quelque temps, qui lui sembla une éternité, il remarqua qu'il commençait à faire sombre; le soir tombait et bientôt il serait délivré de cette attente.

Il sortit dans le couloir pour s'assurer qu'il n'y avait plus personne dans les bureaux.

Une ordonnance surveillait le couloir; le soldat passait toutes les cinq minutes près de la porte. Mais son visage impassible ne trahissait rien d'inquiétant et Melan pensa que c'était uniquement son imagination trop vive, qui lui faisait voir un danger dans cette présence.

Il supposait que les officiers avaient tous quitté le bâtiment et qu'il était le seul employé qui avait eu la permission d'y rester.

Melan rentra dans son bureau et alluma l'électricité.

Puis il ferma les rideaux et s'assit devant sa table de travail.

— Encore deux heures, se dit-il; dans deux heures, je pourrais prendre en toute sécurité les documents nécessaires à Dubois; personne ne viendra plus me déranger...

Il se pencha sur son travail; essayant d'être calme et d'avoir confiance dans la réussite de son plan.

Il était neuf heures.

Dubois devait l'attendre au café Rougemont entre neuf heures et dix heures; il lui avait dit d'être ponctuel.

— Courage!... se dit Melan en se levant, il faut agir tout de suite!

Il referma le plan qu'il venait de dessiner dans le tiroir de sa table et se dirigea vers l'armoire, qui contenait les documents secrets qu'on lui avait confié.

La clef de cette armoire n'était pas en sa possession; le colonel la gardait toujours sur lui et il donnait lui-même à Melan les papiers et les plans qu'il voulait lui faire copier.

Melan avait prévu cela et il avait fait faire une fausse clef.

Il ouvrit facilement l'armoire et comme il savait exactement où se trouvaient les papiers dont Dubois avait besoin, il s'empara de ceux-ci. Ses mains tremblaient.

Hâtivement, il les enfouit dans sa serviette... Il tournait à ce moment-là le dos à la porte et un léger bruit lui fit tourner la tête.

Affolé, il bondit vers l'armoire pour la refermer; mais il était déjà trop tard.

Deux officiers se trouvaient sur le seuil et ils le considéraient en silence.

Melan eut l'impression que tout s'écroulait autour de lui.

L'un des officiers s'avança lentement et sans mot dire, il s'empara de la serviette du dessinateur... Il l'ouvrit et en tira les papiers, que Melan venait de prendre dans l'armoire.

L'autre un revolver à la main, se tenait devant la porte; il ne quittait pas Melan du regard.

Celui-ci l'avait remarqué et une idée traversa son cerveau : s'il pouvait me tuer... je lui en serais reconnaissant... pourquoi ne tire-t-il pas sur moi...

— Faites entrer les gendarmes... dit le premier des

officiers en posant la main sur l'épaule de Melan.

Ce furent là les derniers mots que celui-ci entendit, car il s'affaissa sur le sol, privé de connaissance...

*
**

Yvonne était restée au lit jusqu'au soir.

Enfin, lorsqu'il fit sombre, elle se leva et s'habilla, pour attendre son mari.

Le salon était glacé, elle s'enveloppa dans un châle et s'assit sur le divan... Son cœur battait très fort... elle respirait péniblement; sans qu'elle sut pourquoi des frissons de peur la parcouraient.

L'angoisse lui serrait la gorge.

— Pourquoi ne vient-il pas ? Qu'est-il arrivé ? se demandait-elle inquiète et anxieuse.

Soudain, la sonnette de l'entrée retentit violemment.

Yvonne tourna vers la porte des yeux dilatés d'effroi.

Bientôt, elle entendit des éclats de voix.

Retenant son souffle, elle essaya d'écouter ce qu'on disait dans le vestibule.

Soudain, la porte s'ouvrit et Lisette, la femme de chambre, se précipita dans la pièce en s'écriant :

— Madame, il y a des messieurs, qui désirent vous parler... ce sont des messieurs de la police...

Avant qu'Yvonne eut pu répondre, les inspecteurs avaient pénétré dans le salon... une pâle lumière venant

du couloir permettait de discerner vaguement leurs silhouettes sur le seuil de la porte ouverte.

Yvonne reconnut aussitôt l'uniforme des policiers et elle se sentit incapable de dire un seul mot; une terreur folle s'était emparée d'elle et elle couvrit son visage de ses deux mains.

L'un des hommes ordonna d'une voix dure :

— Veuillez donner de la lumière et nous montrer toutes les pièces de cet appartement.

L'instant d'après le salon était éclairé et l'inspecteur de police s'avança vers Yvonne.

— Vous êtes Madame Melan? demanda-t-il en posant sur elle un regard perçant.

Yvonne n'osait pas lever les yeux.

— Oui! dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Nous avons ordre de faire une perquisition chez vous, madame. Je vous prie de bien vouloir nous montrer la chambre de votre mari...

Yvonne se leva lentement; ses jambes se dérobaient sous elle et elle chancelait en marchant.

De temps en temps, elle s'arrêtait et s'appuyait contre le mur pour ne pas tomber.

L'inspecteur ne semblait rien remarquer et il la suivait sans dire un mot.

Enfin, elle ouvrit, d'une main tremblante, la porte de la chambre à coucher et alluma l'électricité.

— Asseyez-vous, lui dit un des inspecteurs en lui avançant une chaise; nous en avons pour quelque temps.

Yvonne s'affaissa dans le fauteuil et gémit doucement.

A travers ses paupières demi-closes, elle vit un des hommes s'emparer d'une lettre, qui se trouvait sur le secrétaire de Melan.

Il lui tendit la lettre

— Elle vous est adressée, madame... puis-je vous prier de l'ouvrir devant nous?

L'autre regarda encore une fois l'adresse :

— Vous vous appelez bien, Yvonne? demanda-t-il d'un air soupçonneux. Il semblait hésiter à lui remettre la lettre.

Yvonne hocha la tête :

— La lettre est de mon mari, donnez-la moi...

L'inspecteur s'exécuta; mais il se tint tout près d'elle et lui dit d'une voix dure :

— Ouvrez-la tout de suite et n'essayez pas de me cacher le contenu.

Yvonne l'ouvrit avec des mains tremblantes.

Elle en tirait les cinq cents francs et la note que Melan avait ajouté à l'argent.

L'officier lui prit immédiatement le tout des mains et il lut la note, avant qu'Yvonne même eût pu se rendre compte de son contenu.

Puis le policier remit dans l'enveloppe la note et le billet de cinq cents francs... mais il ne dit pas un mot.

— Avez-vous les clefs du secrétaire? demanda-t-il quand il eut vu que les tiroirs étaient tous fermés à clef.

Yvonne secoua la tête négativement; elle ne comprenait rien à cette histoire et elle n'osait pas poser de questions.

Les deux inspecteurs forcèrent le secrétaire sans hésitation et ils fouillèrent dans tous les tiroirs en examinant soigneusement tous les documents qu'ils y trouvèrent.

Chaque petite note fut lue, chaque papier fut examiné à la lumière, les policiers tirèrent tous les dossiers et examinèrent les fonds des tiroirs pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelque cachette.

Yvonne les yeux grand ouverts regardait... elle lais-

